

Ce que je n'ai pas raconté – Sigrid Bousset

« Sigrid Bousset a écrit la biographie que nous attendions sans le savoir. »

Jelle Van Riet, *De Standaard*



Voilà l'histoire d'une vie mouvementée, celle de l'auteur Ivo Michiels, un contributeur infatigable à la littérature, au cinéma et à l'art, mais aussi un homme profondément marqué par la guerre, la culpabilité et la peur.

Sigrid Bousset, qui l'a rencontré à l'âge de 12 ans, l'a bien connu. Elle pénètre au cœur de la vie et de l'œuvre de Michiels. Quel rôle a-t-il réellement joué pendant la Seconde Guerre mondiale ?

Qui est son fils, né en Allemagne en 1944 ? Qu'en est-il de la femme qui lui a donné sa vie ? Qu'a-t-il caché et pourtant écrit ?

Sigrid Bousset dévoile les motivations intimes d'un homme aux innombrables secrets. En quête de l'inédit, elle a découvert ce que Michiels n'avait jamais révélé. Elle esquisse aussi un tableau de l'époque dans laquelle elle a grandi, entourée d'écrivains masculins, de femmes dans l'ombre. Ainsi s'ouvre un panorama d'une ampleur inattendue et d'une profonde humanité. Un livre qui mentionne ce qui ne se dit pas et se lit comme un roman.

RÉCIT BIOGRAPHIQUE

480 pages

Octobre 2025

SIGRID BOUSSET est dramaturge et programmatrice dans l'univers du théâtre et de la littérature. Elle est à l'origine de la maison des littératures Passa Porta à Bruxelles, de la Maison de Herman Teirlinck et de la Fondation Anne Teresa De Keersmaeker. Son recueil d'entretiens avec Ivo Michiels, *Meer dan ik mij herinner* (Plus que je ne m'en souviens) a été publié en 2011 et son dernier livre *Wat ik haar niet vertelde* (Ce que je n'ai pas raconté) en 2025.



Table des matières

Les avis dans la presse

Critique de Sofie Gielis, *traduit par Isabelle Rosselin*

Ivo Michiels et la France en quelques points

Fragment du livre, *traduit par Isabelle Rosselin*

Un portrait littéraire d'Ivo Michiels

Les avis dans la presse

« Ce démontage de l'image mythique de lui-même qu'Ivo Michiels a entretenue toute sa vie est un chef-d'œuvre. Un récit acéré et serein d'une vie, d'une amitié et d'une époque. »

Erwin Mortier, De Morgen

« Une biographie passionnante et surtout nuancée d'un homme complexe, avec les souvenirs personnels de l'auteure et sa relation compliquée avec lui. »

John Vervoort, Het Nieuwsblad

« Sigrid Bousset a remarquablement réussi – avec distance, implication, sens critique et empathie – à accorder à Ivo Michiels et aux nombreuses personnes qui l'entourent ce qui leur revient. Ne serait-ce que pour cette approche nuancée, *Ce que je n'ai pas raconté* mérite d'être salué. »

Nico Van Campenhout, WT – Tijdschrift over de geschiedenis van de Vlaamse Beweging

« Bousset pose les jalons d'une nouvelle vision relationnelle des auteurs masculins appartenant au canon de la littérature, qui extrait enfin de la poussière des archives les innombrables femmes écrivains qui les entouraient, mais dont l'œuvre et la présence sont restées jusqu'à présent sous-exposées. »

Sarah De Mul, Nederlandse boekengids

« C'est beau de voir, dans cette double biographie, Bousset laisser briller encore un certain temps l'étoile d'Ivo Michiels tout en levant le voile et en démythifiant. Il est encore plus beau de la voir, en même temps, oser se montrer. »

Frank Hellemans, Doorbraak

« Sa biographie est aussi une histoire personnelle : une réflexion sur le fonctionnement de la mémoire et l'assimilation d'un passé – individuel et collectif. »

Benny Madalijns, Humanistisch Verbond

Critique de Sofie Gielis

Traduit par Isabelle Rosselin

Au-delà des pères : tout ce qu'Ivo Michiels n'a pas écrit. À propos de *Wat ik haar niet vertelde* (Ce que je n'ai pas raconté) de Sigrid Bousset

Sofie Gielis

Certains livres exigent du courage. Parce qu'ils parlent de nos pères – biologiques et spirituels – et de l'art difficile de s'en détacher. Parce qu'ils grattent l'une après l'autre les couches de souvenirs personnels jusqu'à ce que ce qui est mis à nu touche à l'essence même de l'auteur. Parce qu'ils dépassent la désillusion, la loyauté et le sentiment de culpabilité, tant vis-à-vis des autres que de soi-même. Ce livre, sous cette forme, exige du courage.

Wat ik haar niet vertelde (Ce que je n'ai pas raconté) est une biographie de l'auteur expérimental Ivo Michiels (1923-2012). Ou plutôt : il était censé être une biographie. C'est en tout cas ce qu'Ivo Michiels avait en tête quand il présentait Sigrid Bousset, dans son village en France, Le Barroux, comme « ma biographe ». Les contours paraissaient clairs : elle, le témoin privilégié de sa vie, consignerait son histoire. Mais peu à peu, Sigrid Bousset a choisi de faire entendre sa propre voix. Elle ne voulait pas simplement répéter ce qu'elle a longtemps considéré elle-même comme la vérité, confirmer sans esprit critique l'image soigneusement construite de l'écrivain. Le résultat est un livre qui suit les principaux axes d'une vie, tout en évitant les conventions de la biographie classique. Un biographe lambda s'efforce d'approcher au plus près de son sujet, tandis que cette biographe se donne beaucoup de mal pour créer de la distance.

Cette distance était nécessaire, car Sigrid Bousset était étroitement impliquée. Elle a en effet grandi avec Ivo Michiels. Son père, Hugo Bousset – professeur de littérature néerlandaise et rédacteur en chef, pendant des années, de la revue de littérature flamande *DW&B*, a écrit une thèse sur l'œuvre de Michiels. Ce qui a commencé comme une fascination universitaire s'est transformé en sympathie. Les familles se sont liées d'une solide amitié. Enfant déjà, Sigrid allait souvent chez eux, d'abord à Zonnegem en Belgique, puis dans le paradis provençal de Michiels. Elle jouait avec les chats, était charmée par les senteurs du Sud et l'élégante garde-robe de Christiane. Plus tard, lorsqu'elle était une jeune femme, la relation est aussi devenue professionnelle. « Ivo et Christiane faisaient presque partie de ma famille. Ma vie et la leur se sont entremêlées », écrit-elle. Elle réalise sur lui un documentaire pour la télévision flamande, fait la promotion de l'œuvre de Michiels et publie un recueil d'entretiens avec Ivo qui prépare le terrain pour une biographie.

Cette proximité offre un aperçu unique de la vie personnelle de Michiels, mais signifie aussi que Sigrid Bousset doit trouver un équilibre entre intimité et distance. Comment parler de quelqu'un qui vous est cher sans tomber dans la glorification ? Comment rester honnête sans endommager ? Sigrid Bousset le formule elle-même joliment : c'est un « acte de tendre démystification ». L'affection est sincère, mais elle ne l'empêche pas d'écarter l'aura de l'écrivain.

Le livre part d'un moment intime : la dernière conversation de Sigrid Bousset avec la femme de Michiels, Christiane, qui est sur le point de mourir. On voit ainsi le centre de gravité se déplacer subtilement. Cela se produit même plus tôt, car le nom *Ivo Michiels* ne figure nulle part sur la couverture du livre. Peut-être parce que ce nom ne produit plus autant d'écho ? Après leur mort, les écrivains s'estompent plus vite dans la mémoire du public que les peintres, les sculpteurs

ou les musiciens. En dehors d'une poignée d'étudiants en littérature, qui connaît encore l'homme à l'origine, avec *Le Livre alpha*, de la prose expérimentale en Flandre ? La profonde radicalité du *Journal Brut*, une œuvre en dix tomes ? L'absence de son nom n'est pas qu'un choix de marketing : elle souligne un glissement du contenu. Ivo n'est plus le point focal incontesté. Christiane prend enfin une place au moins égale.

Le chapitre sur Christiane forme l'épine dorsale émotionnelle du livre. Ses sacrifices personnels sont infinis, mais ils deviennent criants quand il s'avère qu'elle partage, en toute connaissance de cause, l'homme autour duquel tourne tout son monde avec une autre femme. À une seule condition : qu'il écrive à ce sujet. Et elle ne le fait même pas pour l'homme, mais pour sa créativité.

Sigrid Bousset lève le voile à travers les histoires auxquelles elle a été confrontée chemin faisant et élargit le propos du livre en décrivant l'esprit d'une époque où les femmes vivaient souvent dans l'ombre d'artistes masculins. Elle brosse le portrait d'une génération d'hommes qui se présentent comme des esprits autonomes, parfois presque comme des dieux, domptaient leurs désirs et leurs obsessions par le stylo ou le pinceau tandis que leurs femmes se montraient accommodantes. « Pour découvrir de douloureuses vérités, il fallait s'intéresser à leurs femmes, qui faisaient preuve de sensibilité, d'empathie et de générosité. En tant que femme, il m'était difficile de ne pas évoquer leur expérience, leurs doutes et leurs secrets dans cette histoire d'une génération d'hommes centrés sur eux-mêmes ».

Le chapitre se conclut par une analyse émotionnelle de Christiane, la prise en compte de son rôle :

« Qui était Christiane ? D'un côté la femme, seule avec elle-même, dissimulée dans ses carnets. D'un autre, la partenaire tendre et pleine de vie d'Ivo, l'apparition royale avec ses chats et ses fleurs, la femme avec qui j'ai grandi. Les deux étaient authentiques. Dans ce qu'elle a écrit, j'ai découvert une âme poétique, pleine d'aspirations, d'interrogations, sur laquelle j'aurais aimé veiller, avec laquelle j'aurais voulu partir à l'aventure. En riant des hommes, de ce qu'ils sont, de ce désir d'eux malgré tout, comme amants, protecteurs, pères. Peut-être lui aurais-je conseillé d'aller au-devant de ses propres besoins, de développer ses talents. Elle s'épanouissait en donnant, mais elle se faisait du tort en s'effaçant pour l'autre. Elle avait l'âge de ma mère, j'étais une enfant de substitution, je ne pouvais pas être son égale, sa camarade, sa protectrice. C'est ce qu'elle était pour moi. Mais qui la protégeait ? »

Ces phrases sont lourdes d'émotions. Sigrid Bousset traite d'un sujet pour elle encore à vif. Comprendre, souligne-t-elle par ailleurs, est un processus, « également dans le sens de 'faire preuve de compréhension'. Ne pas s'enliser dans le jugement ou finir par formuler des vérités immuables ». Et cette attitude se reflète dans la structure du livre. Les phrases se terminent souvent par un point d'interrogation. Les pensées sont souvent exprimées à tâtons, parfois staccato, comme si elles étaient encore en mouvement. Le livre respire le sentiment que se souvenir est une tâche difficile et parfois inconfortable.

La fragmentation est aussi tangible dans le choix de classer chez Rik Ceuppens ce qu'Ivo Michiels n'a pas décrit lui-même. L'auteur Ivo Michiels n'est pas né en portant ce nom. Il s'appelait à l'origine Henri Ceuppens, Rik pour les amis. Dans les chapitres sur le passé de Michiels pendant la guerre, Sigrid Bousset emploie ce nom initial. Bien que ce choix paraisse à première vue un artifice de pure forme et qu'il faut un certain temps pour s'habituer à cette typologie Dr Jeckyll et Mr Hyde, Sigrid Bousset atteint ainsi le centre des constructions que Michiels a érigées autour de lui. Il existe effectivement sur Monsieur Ceuppens un dossier pénal

qui jusqu'à présent n'a pas été rendu public : Rik est un collaborateur. Il a rejoint l'organisation nationale-socialiste flamande DeVlag et suivi durant l'été 1944 une formation pour devenir membre des SS germaniques au Château de Horst à Schoten.

Cette révélation apporte un autre éclairage sur le choix d'un nom de plume. Condamné, Michiels a non seulement perdu ses droits civiques, mais aussi le droit de publier. Pour son pseudonyme, il s'est inspiré du nom de sa première femme, Yvonne Michiels, et il a bâti sous ce nom une œuvre et une réputation. Plus tard, il affirmera que son roman *L'Adieu*, son premier pas vers une prose expérimentale, constitue ses débuts d'écrivain. Il considérait sans importance les romans plus classiques qu'il avait publiés auparavant et encourageait ses lecteurs à ne pas en tenir compte. La publication de *L'Adieu* n'est donc pas sa première métamorphose.

Le pseudonyme n'était pas qu'une solution pratique, il devint une nouvelle identité. Ivo occultait Rik. Sa véritable fusion avec son pseudonyme et l'homme lui correspondant, qu'il a lui-même conçu, devient manifeste quand il épouse Christiane qui, jusqu'au jour du mariage, ignore que son mari a pris un autre nom. De même qu'elle apprend par hasard, seulement quelques semaines plus tard, qu'il a un fils.

Cette thématique parent-enfant sous-tend l'ensemble du livre. Sigrid Bousset a pu consulter le dossier pénal passé sous silence grâce au fils d'Ivo, lui aussi passé sous silence : « Son dossier pénal : personne n'était au courant. Son fils m'a permis de le consulter, courageusement, implacablement. J'ai écouté son histoire, je l'ai consignée et lui ai rendu ainsi sa place de fils ». Une place que Michiels, pour sa part, a anxieusement évité de lui accorder pendant une bonne partie de sa vie et qu'il a comblée par des fils spirituels tels que Hugo Bousset et le poète Dirk Christiaens. Ce choix est illustré de manière poignante par une anecdote : Ivo dédicace un livre pour Guido en écrivant *Pour Hugo, mon fils*.

Hugo n'est pas la seule personnalité à transiger entre père et fils. Le lien entre Christiane et Ivo est aussi celui d'une dépendance réciproque presque puérile. Et Sigrid, l'enfant de substitution qui adoucit l'absence d'enfant de Christiane, se débat face aux pressions étouffantes qu'exercent sur elle les attentes (qu'elle projette sans doute elle-même) liées à l'ascendant intellectuel de ses pères, Hugo et Ivo. « De quel modèle m'étais-je inspirée pour me former ? » se demande-t-elle. Presque étonnée parce qu'elle qui est bien au-delà de la moitié de sa vie ne s'est pas encore totalement libérée.

Et c'est ainsi que le premier thème rejoint l'autre. Quand on demande à Ivo, à quatre-vingts ans, d'inviter un proche pour l'émission de radio *Titaantjes*, dans le cadre de laquelle une célébrité est invitée à parler d'elle, il choisit Sigrid. Mais même là, la position de Sigrid semble uniquement déterminée par ses relations familiales masculines. Elle est présentée comme « la femme de » et « la fille de ». « Rien n'était dit sur ce que j'étais moi-même et ce que je faisais ».

Wat ik haar niet vertelde (Ce que je n'ai pas raconté) n'a pas l'ambition d'être une biographie monumentale exhaustive, comme celle écrite sur d'autres géants de la littérature. Sigrid Bousset comble surtout les lacunes qu'Ivo Michiels a introduites dans l'histoire personnelle qu'il a lui-même composée. Tout ce qui n'a pas été raconté, ni mentionné : son passé pendant la guerre, son fils caché, sa femme disparaissant dans l'ombre, ses liaisons. En ce sens, *Wat ik haar niet vertelde* (Ce que je n'ai pas raconté) complète les propres textes de Michiels, où ce qui pouvait être exposé à la lumière est déjà raconté, mais de façon cryptique. Ce livre comble les vides que Michiels a délibérément laissés.

« Tu veux enfin pouvoir t'en débarrasser, c'est ça ? » dit à Sigrid l'historien Bruno De Wever, qui l'aide à reconstituer le passé de Michiels pendant la guerre. La gestation de ce livre a exigé du

temps. Il n'était pas question de renoncer, pas plus que de légitimer. Alors nous voilà à nous débattre avec ce lien personnel nous unissant à ceux dont on décrit les vies. On a eu une relation chaleureuse, sincère, mais en même temps on révèle au grand jour, après des fouilles presque archéologiques, une grande solitude et une construction faite d'angoisse. En gardant le silence, en dissimulant son passé dans un labyrinthe de constructions littéraires, maçonné derrière le mur de l'« autonomie » du texte, l'enfermement solitaire de Michiels n'a fait que croître. Peut-être est-ce finalement ce que montre Sigrid Bousset : ce qui n'est pas dit résonne souvent plus longtemps que tout ce qui est exprimé. Avec respect et empathie, elle aère enfin les pièces et offre à Ivo une issue posthume. Ni un acquittement, ni une condamnation, mais un espace où devient visible son humanité.

Ivo Michiels et la France en quelques points (Traduit avec DeepL.com)

- Été 1940 : il découvre la Provence en tant que réserviste de l'armée belge ; il a 17 ans, il séjourne deux mois à Vergèze et travaille dans les vignes.
- Années 50 : il entreprend des voyages artistiques et muséaux sur la Côte d'Azur. Il y rencontre Picasso en bermuda dans le village de céramistes de Vallauris, flanqué de Jean Cocteau et Jean Marais. Picasso lui dit : « Il faut continuer mon ami »
- 1958 : il se rend à Paris à la légendaire galerie Iris Clert, qui lance Yves Klein, alors âgé de trente ans. Albert Camus est présent au vernissage : « avec le vide, les pleins pouvoirs ».
- Fin des années 50 : il rencontre l'artiste cubain Wifredo Lam, qui s'est enfui de Paris à Marseille pendant la guerre et s'est installé à la Villa Air Bel, tout comme André Breton ou encore Marc Chagall.
- 1963 : lune de miel avec sa troisième femme, Christiane, à Saint-Paul-de-Vence, où il rencontre Yves Montand et Simone Signoret.
- 1979 : Festival de Cannes avec André Delvaux et le film *Femme entre chien et loup*. La présidente du jury est Françoise Sagan. En 2024, Sigrid Bousset s'entretient avec Marie-Christine Barrault à Viens, entre Ventoux et Luberon. « Les morts nous apprennent à vivre. »
- 1980 : Ivo et Christiane s'installent dans le village provençal du Barroux. Un village plus loin, à Caromb, Hugo Claus s'installe.
- René Char venait souvent au Barroux pour y rendre visite à son amour secret, Tina Jolas, mariée à André Debouchet. Au cours de l'hiver 2023, Sigrid Bousset se rend sur la tombe de Tina Jolas à Faucon, située à côté de celle de Violette Leduc.
- 1982 : Ivo assiste à l'inauguration du musée René Char et y consacre un chapitre dans *Journal Brut*.
- 1994 : Sigrid Bousset achète avec son mari, l'écrivain Stefan Hertmans (Gallimard), une maison à Monieux, quelques villages plus loin.
- 2012 : Décès de Ivo Michiels. Sa tombe se trouve au cimetière du Barroux. Lui-même faisait référence à la tombe de Camus à Lourmarin, et à celle de son ami Jef Verheyen à Croagnes. Sa maison de village, habitée maintenant par sa petite-fille, peut se visiter : « Dans cette maison a vécu Ivo Michiels ».
- Échos dans le livre de Roland Barthes, Marguerite Duras, René Char, Georges Didi-Huberman, Julia Kristeva, Hubert Nyssen, Alain Robbe-Grillet, Romy Schneider, Jorge Semprún, Philippe Sollers, André Verdet, Paul Veyne, Boris Vian, Marguerite Yourcenar...

FRAGMENT DU LIVRE

Traduit par Isabelle Rosselin

Wat ik haar niet vertelde (Ce que je n'ai pas raconté)

Sigrid Bousset

Car je considère que notre mémoire n'est pas la faculté de retenir par hasard tels éléments en laissant fuir par hasard tout le reste, je la tiens pour une puissance d'ordonner sa matière en connaissance de cause et d'éliminer sagement.^a

Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*

Et le ciel savait tout ce qui pouvait se dissimuler derrière un mot non exprimé.

Ivo Michiels, *Orchis militaris*

^a Traduction inspirée de celle de Jean-Paul Zimmerman, *Le Monde d'hier*, Bibliothèque numérique romande, d'après *Le Monde d'hier*, Paris, Pierre Belfond, 1982.

Table des matières

PROLOGUE

Le livre à venir

PREMIÈRE PARTIE – MON CHEMINEMENT VERS IVO

Grandir avec un mythe

1. Première rencontre. Le chien d'Ivo
2. Christiane, une deuxième mère
3. Mon basculement vers Ivo
4. Archives filtrées
5. Pères maudits

DEUXIÈME PARTIE – IVO

Une vie cryptée

1. La guerre d'Ivo
Mortsel, un cocon oppressant
Odyssée à travers la France
Les filles, désirs inassouvis
L'Allemagne
Le dossier pénal
L'été 1944
Sur les traces d'Ivo à Lübeck
2. Le traumatisme passé sous silence
Le conteur fugitif
L'illusion du journal brut
3. Le fils d'Ivo
Une moitié de Guido

La connaissance supposée

Grandir avec un secret

La petite-fille rédemptrice

4. Se sentir chez soi parmi les peintres

Avec Jef Verheyen à Milan

Avec Wifredo Lam et Asger Jorn à Albissola Marina

Avec Günther Uecker à Mullem et Lucio Fontana à Knokke

La tombe de Jef Verheyen

5. Révolution dans le cinéma

Les débuts de Julien Schoenaerts

Les larmes d'Ivo

6. Christiane

I'm a lady-writer

Invitation à un conte

L'enfer intime d'Ivo

Entre espoir et désespoir

Zonnegem, « un lieu de créativité retentissant »

Nos enfants non nés

7. Filmer avec André Delvaux

Il y a de la brioche à la maison

Entre chien et loup

Les morts de Marie-Christine Barrault

8. Un trop-plein infini

Ivo la bête de somme

Le tournant

9. Le Barroux

La voisine juive américaine

L'écrivain invisible

Et le chat revint

Les Bonaparte

Tina Jolas, une ombre élégante

Avec René Char à L'Isle-sur-la-Sorgue

Paradou

10. « Monogame, je suis allé d'une femme à l'autre »

Sarah ou le Début incessant

L'étoile de Romy Schneider

Un humain n'est qu'un humain

11. Décès d'Ivo

Tu écris ta petite guerre

Pénétrer dans le cimetière en parlant

TROISIÈME PARTIE – APRÈS IVO

Un monument solitaire

1. « Mon auteur star »

2. Christiane, au-devant de la lumière

3. Retour au Barroux

ÉPILOGUE

Notes et sites

Bibliographie

Remerciements

Illustrations

Index

Je connais Ivo Michiels depuis que j'ai douze ans, j'ai grandi avec lui. Avec sa jeune femme Christiane, il venait régulièrement chez nous. C'était l'auteur fétiche de mon père qui avait consacré sa thèse au *Livre alpha*, un roman d'Ivo des années 60, acclamé et en même temps décrié parce qu'il était expérimental et novateur. Elle était mon modèle, une femme d'écrivain gracieuse que j'admirais et à qui je pouvais me confier. Ils avaient déménagé en Provence, un paradis rêvé pour la jeune fille que j'étais. Pénétrée d'une vision exaltée des écrivains et de la littérature, j'ai commencé des études de lettres néerlandaises et j'assistais avec enthousiasme aux cours de mon père sur l'œuvre d'Ivo. J'ai moi-même épousé un écrivain bien plus âgé que moi. Nous avons acheté une maison en Provence, à quelques villages d'Ivo et de Christiane. Au tournant du siècle, j'ai brossé un portrait d'Ivo pour la télévision flamande, et dix ans plus tard, écrit un recueil d'entretiens. Dans son village, il me présentait en riant comme « ma biographe ». Il est mort un an plus tard. En 2012, il venait de fêter ses quatre-vingt-dix ans. Je restais là avec mon chagrin, beaucoup de questions et une charge implicite : la mission qu'il m'avait laissée.

Avec le recueil d'entretiens, j'avais voulu dévoiler les motivations intimes de l'homme toujours un peu tendu assis en face de moi : les revirements essentiels, les blessures, la joie, le regret. Tant de choses étaient restées inexprimées. Et il savait, avec ces yeux désarmés, nerveux qui me regardaient, que je savais. « Tout ce que j'ai vécu est dans mon œuvre », était l'échappatoire qu'il avait choisie. Ou encore : « Tout ce qui compte, c'est la réalité dans le livre ». J'avais grandi avec cette conception : l'autonomie du texte. Je voulais aller au-delà. « Une mémoire défaillante n'est-elle pas, par définition, une mémoire élective ? » s'interrogeait-il. C'est aussi ce qu'il oublie – ou refoule – qui fait d'un être humain ce qu'il est. Inspiré, il parlait de « composer » plutôt que de « recomposer » le vécu. « Ton passé est devant toi ». J'acquiesçais avec bienveillance. Je sentais s'accumuler en moi au fil des ans de plus en plus de réserves.

Que s'était-il passé précisément pendant la Seconde Guerre mondiale ? Et ce fils, engendré en 1944 en Allemagne, qu'il évitait ? Qu'en était-il du chagrin silencieux de Christiane pour ce qui n'était pas ? D'où venaient ces profondes angoisses qu'il éprouvait ? Quel était cet amour caché ? Peu à peu, j'ai été entraînée vers ces secrets, j'ai découvert des zones d'ombre dans le paradis provençal. Je voulais comprendre, déverrouiller ce qui était fermé. Je n'en ai pas ressenti l'urgence avant la mort de Christiane en 2018. Un jour avant sa mort, elle a enfoncé le clou : « Je dois d'abord disparaître avant que tu puisses déployer tes ailes avec ce livre ».

Après sa mort, il m'était impossible de ne pas l'écrire. Pendant des années, elle m'avait offert les plus beaux cahiers, ils étaient restés vides. Elle avait projeté sur moi son grand rêve, publier elle-même. Avec les mots qu'elle m'a confiés, j'allais écrire, parallèlement à l'histoire d'Ivo, aussi la sienne. Non pas le livre que l'on attendait de moi, sur le dieu qu'était Ivo pour Christiane, l'auteur admiré par mon père. Mais un portrait d'un être humain marqué par la tragédie de l'époque, les choix qu'il avait faits, leurs conséquences pour d'autres. Son silence et son reflet dans son œuvre. Ce livre est né des silences qu'a laissés Ivo.

Le noyau : la Seconde Guerre mondiale. Quand il était encore Henri Ceuppens. Sans cette guerre, pas de cicatrices, pas d'œuvre d'Ivo Michiels. Son dossier pénal : personne n'était au courant. Son fils m'a permis de le consulter, courageusement, implacablement. J'ai écouté son histoire, je l'ai consignée et lui ai rendu ainsi sa place de fils. Beaucoup de choses se sont clarifiées, le livre d'Ivo, *Schildwacht schuldwacht* (Soldat du fort, soldat du tort) n'était finalement pas un jeu de mot expérimental. Je sais à présent où s'arrêtait le soldat du fort et

pourquoi il était aussi en tort. L'écrivain et son ombre : traumatisé, il ne parvenait pas à atténuer le sentiment de culpabilité qu'il portait en lui. Il aurait pu se libérer. Mais il est resté marqué par l'angoisse jusqu'à son lit de mort.

Naturellement, j'allais aussi documenter pourquoi Ivo Michiels est l'un des plus grands écrivains de son temps. Le stimulateur infatigable qu'il était pour tout ce qui était nouveau dans la littérature, le cinéma et les beaux-arts. Les magazines qu'il dirigeait. L'enseignant inspirant qu'il était dans le domaine cinématographique. Puis la période de surmenage qu'il a connue quand il est parti à soixante ans pour la Provence, afin de se consacrer à ce qu'il avait déjà esquissé vingt ans plus tôt : un *Journal brut* en dix tomes qu'il a continué obstinément à écrire dans l'isolement.

J'ai lu et relu son œuvre, parlé avec des intimes, voyagé sur ses traces, en louvoyant entre les époques et les lieux. J'ai fouillé les archives. Organisé et réorganisé, cherché à remonter la cohérence cachée.² Dans sa vie, mais chemin faisant aussi dans la mienne. À ma stupéfaction, j'ai trouvé dans les archives d'Ivo un dossier à mon nom, avec des lettres et des photos de l'enfant, de la jeune fille pleine d'espoirs, puis de la femme compréhensive que j'ai été pour lui. Mon cheminement pour me rapprocher d'Ivo et de Christiane a aussi été celui qui m'a rapproché de moi-même. De quel modèle m'étais-je inspirée pour me former ?

Patiemment, je me suis déplacée de l'extérieur vers l'intérieur. Derrière son rire joyeux, j'ai trouvé un homme peu sûr de lui, ployant sous des sentiments d'infériorité, de honte et de mélancolie. J'ai essayé de décrypter ce qu'il avait crypté par une écriture expérimentale – qui suscitait la grande admiration de mon père. J'ai cherché ma propre position. Plus jeune de deux générations. Femme. Femme d'écrivain de surcroît. Mais encore ? J'ai tracé en écrivant ma propre voie, retournant aux fondements de mon enfance sans cesser d'avancer. Il m'a fallu longtemps pour comprendre pourquoi cette quête était si importante pour moi.

Il semblait inévitable que ce rapprochement entraîne aussi, malgré moi, un éloignement. La douleur et l'appréhension associées à cette mise à nu délicate exigeaient du temps, tout comme le désenchantement et la compassion éprouvés face à l'être complexe qu'était Ivo. Il y a la vie telle qu'il l'a vécue et il y a la vie telle qu'il l'a écrite et racontée. Ce monde double, avais-je le droit d'y toucher ? Me revenait-il de faire le bilan de cette carrière d'écrivain de haute volée ?

Ce livre est l'histoire d'un écrivain marqué par la guerre et les répercussions de cet impact sur ses proches. Il est aussi devenu mon histoire, celle du *Monde d'hier* littéraire où j'ai grandi, entourée d'écrivains masculins qui voulaient être admirés et de femmes qui restaient dans l'ombre. J'ai cherché mon équilibre entre le mythe et la réalité, entre la fiction et la réalité jamais totalement exprimable. Peut-on jamais dire toute la vérité ? Ivo réécrivait la vérité, ce qu'il écrivait devenait vrai à ses yeux. C'est ce que font bon nombre d'auteurs. Est-ce que je le faisais aussi ? Ce qui était vrai pour la fillette de douze ans, l'étudiante de vingt et un ans, ne l'était plus pour la femme qui a écrit ces mots.

Un jour je lui raconterai, à elle, tout ce que je n'ai pas raconté !
Avec tout mon amour, pour hier, aujourd'hui et demain.
Ivo, Le Barroux, été 2011

² Georges Didi-Huberman, *Remontages du temps subi. L'œil de l'histoire*, tome 2. Les Éditions de Minuit, 2010.

J'ai retrouvé ce message après avoir écrit ce livre. J'étais perplexe. Chercher ce qui est passé sous silence, apprendre peu à peu à me comprendre, tel avait été mon fil conducteur implicite. À présent, ce qui était passé sous silence était là, noir sur blanc. Il a fallu des années pour que ce soit raconté : en écrivant, je me suis approchée de lui (première partie), j'ai vécu avec lui (deuxième partie) et je me suis de nouveau éloignée de lui (troisième partie). Ce n'est qu'après avoir terminé que j'ai ouvert négligemment mon exemplaire du recueil d'entretiens et que j'ai trouvé ce message que j'avais oublié pendant tout ce temps.

*

Tout a commencé à l'approche du décès de Christiane. Novembre 2018 – j'étais à Strasbourg – le marché de Noël était déjà installé. À la périphérie du centre-ville, les Gilets jaunes avaient dressé des barricades et allumé des feux. Parmi la foule qui progressait lentement, je traînais ma valise à roulettes en direction de mon hôtel en face de la cathédrale. Pendant le voyage, je m'étais réjoui à l'idée de la quiétude du mois de novembre, de promenades dans les rues paisibles, d'un repas dans les environs, d'une longue nuit dans un hôtel douillet. Il n'en a rien été.

J'étais bientôt attendue dans un salon du livre juif.³ L'atmosphère y était plus intime que je me l'étais imaginé ; j'ai été accueillie par l'odeur de délicieuses spécialités culinaires juives, sur les tables étaient présentés des livres de Yotam Ottolenghi, Pascal Bruckner et David Grossman fraternellement les uns à côté des autres. Je me suis senti une intruse dans une fête de famille, j'ai pris place dans l'auditorium ; une femme d'un âge avancé qui avait survécu à la Shoah venait de prendre la parole. Quelques années auparavant, le président français l'avait reçu avec d'autres survivants, le même jour elle avait commencé à écrire. D'un ton presque neutre, elle a parlé de sa déportation dans le wagon de marchandises, trois jours et trois nuits. À l'arrivée, sa mère et son petit frère ont dû aller à droite, elle à gauche. « *Agis comme si j'étais toujours à tes côtés* »⁴ furent les derniers mots de sa mère.

Je me suis efforcée de maîtriser mon émotion, j'ai pensé à Ivo. Il aurait partagé mon sentiment s'il avait été assis à côté de moi à ce moment-là et aurait chuchoté, comme il le faisait souvent : « Nous n'étions pas au courant ». J'aurais posé la main sur son bras pour le reconforter et dit : « Non, vous n'étiez pas au courant ». Mais une voix en moi aurait demandé : « Que me caches-tu encore, sur tes vieux jours ? » Avec un ami, il avait eu l'intention de planter un arbre à Jérusalem, un symbole de la vie qui continue malgré tout, mais cela ne s'est jamais fait.

« Ce qui n'est pas écrit est perdu », ai-je entendu la femme dire sur l'estrade. Un signe discret.

J'ai quitté le salon et appelé Christiane. En écoutant la sonnerie, j'ai imaginé la pièce avec la cheminée, le chat roulé en boule sur le canapé coloré dans la maison du Barroux. Pas de réponse. J'ai essayé son portable.

³ Salon du Livre de la WIZO, 25 novembre 2018.

⁴ Simone Polak en collaboration avec Muriel Klein-Zolty, *Agis comme si j'étais toujours à tes côtés*, Éditions Le Manuscrit, 2018.

« Bonjour Sigrid », a retenti sa voix enjouée. J'ai entendu le bruissement de l'autoroute. « Je suis en Belgique. Nous sommes partis hier du Barroux, Bie et moi. Nous venons de passer la frontière ».

Bie Van Vlierden était l'amie qui irait la chercher le moment venu. Mille kilomètres en direction de la mort. J'ai senti la panique me gagner. Pas maintenant, c'est trop tôt. Nous devons encore nous parler. Elle allait bientôt mourir en Belgique et moi j'étais encore ici. « Reste encore un petit moment en vie », avais-je envie de lui dire, « il y a encore tant de choses que je veux connaître ». Mais quel égoïsme ce serait de vouloir encore lui soutirer, avec sa fin en vue, des histoires, des événements, des secrets ?

« Tu es déjà en Belgique ? » ai-je demandé. « Sois prudente. Je serai bientôt à la maison. »

« Je t'attends. » Sa gaieté habituelle.

Pourquoi n'avais-je pas libéré un peu de temps ces dernières semaines, au lieu de me laisser distraire par l'agitation quotidienne ? Je me faisais mille reproches. Et j'étais en même temps bouleversée. Pourquoi ne m'avait-elle pas dit que la maladie s'était emparée de son corps ? Pour la première fois, j'ai senti, là parmi les livres juifs, une urgence qui s'était fait attendre pendant des années. Les pensées se bousculaient dans mon esprit. Je suis restée immobile devant une étagère de la collection *Nouvelle Revue Française* de Gallimard. Cfouleur sobre coquille d'œuf avec ses cadres à filet rouge et noir. J'ai pris un exemplaire, sur la couverture figurait *Le livre à venir*. Des pages blanches, lignées, un carnet vide. Je l'ai acheté, j'ai quitté le salon, je me suis faufilée parmi les Gilets jaunes et les stands de Noël à l'odeur de cannelle et de châtaignes grillées en direction de l'hôtel. Dans ma chambre silencieuse, j'ai ouvert le carnet. J'ai pensé aux premiers mots d'Ivo dans les années cinquante au tout début de son *Journal brut* : « Qui. Suis. Je ? »

Un portrait littéraire d'Ivo Michiels

Ivo Michiels (1923-2012) est considéré comme l'un des écrivains les plus novateurs de son époque. Son roman *Le Livre Alpha*, acclamé à l'échelle internationale, figure parmi les cinquante œuvres essentielles appartenant au canon de la littérature néerlandaise. Ivo Michiels a joué un rôle majeur dans trois domaines : la littérature, le cinéma et les arts plastiques.

Critique d'art et collectionneur, il était passionné par l'art minimaliste de Jef Verheyen, Yves Klein, Lucio Fontana, Piero Manzoni ou Günter Uecker — qui étaient ses amis.

Scénariste et cinéaste audacieux - d'abord avec Roland Verhavert, puis avec André Delvaux, il a aussi été un professeur de cinéma et l'âme de plusieurs revues : *Randstad*, aux côtés de Hugo Claus, Harry Mulisch et Simon Vinkenoog ; et le *Nieuw Vlaams Tijdschrift*, où il resta le plus longtemps. Au milieu de tous ces engagements, il construisait son œuvre.

La Seconde Guerre mondiale fut déterminante dans sa vie. On en retrouve la trace dans presque tous ses livres. Pendant la guerre, il s'appelait encore Henri Ceuppens — son nom de naissance. Enfant et adolescent insouciant à Mortsel, près d'Anvers, il a dix-sept ans quand la guerre éclate ; vingt et un ans et jeune père, en uniforme allemand, lorsqu'elle prend fin. Sans cette guerre, pas de cicatrices, et donc pas d'œuvre d'Ivo Michiels.

Il commence par écrire des poèmes et des romans traditionnels inspirés de ses expériences de guerre. Il adopte alors un nom de plume, le nom de sa femme Yvonne Michiels, qui le quittera très vite avec leur fils après la guerre. Ivo Michiels / Henri Ceuppens avait été condamné et emprisonné pendant un an pour ses liens avec la SS. Dans ses trois premiers romans, il tente de comprendre son rôle pendant la guerre, de démêler les événements, de saisir de quoi il s'est rendu coupable. Plus tard, il renoncera à ces romans : trop traditionnels, trop anecdotiques ; une vision trop naïve, idéaliste ; des expériences de guerre trop crues, insuffisamment transfigurées par le style.

Peu à peu, il évolue : sur le plan poétique vers l'expérimentation, sur le plan idéologique vers l'existentialisme. Il est influencé par ce qu'il découvre dans la littérature internationale, dans d'autres arts. Le cinéma, en particulier l'art visuel.

À 30 ans, il écrit *Ikjes sprokkelen* (le grappillage de petits moi). *Journal Brut*, une histoire symbolique d'un homme qui se recompose. C'est ce qu'Ivo Michiels fera dans toute son œuvre : créer, par la langue, une nouvelle réalité qui lui soit supportable - et porteuse d'espoir.

À cette époque, dans les années 50, paraît également le roman existentialiste *Het afscheid / L'Adieu*⁵ : l'histoire d'un homme et d'une femme contraints de se dire adieu, encore et encore. Des souvenirs intimes de guerre sont évoqués entre parenthèses. Le roman devient le premier grand succès d'Ivo Michiels et sera porté à l'écran par Roland Verhavert, avec Julien Schoenaerts dans le rôle principal. Ils avaient déjà tourné ensemble le film *Meeuwen sterven in de haven* (*Les mouettes meurent au port*), avec Julien Schoenaerts également, qui y fait ces débuts. Le film est considéré comme le premier film expérimental belge. Henri Storck parle d'« un coup de maître » et le très jeune François Truffaut écrit : « Il existe en Belgique trois sympathiques cinéastes aux grandes espérances. » Le film est sélectionné au Festival de Cannes ; quelques années plus tard, *Het afscheid / L'Adieu* reçoit le Timone d'Oro au Festival de Venise.

⁵ *L'Adieu* d'Ivo Michiels, traduit du néerlandais par Maddy Buysse, Éditions Comp'Act, Chambéry, 1967.

Het afscheid devient son livre-charnière : entre tradition et expérimentation, et entre droite et gauche sur le plan idéologique.

Ivo commencera à développer une écriture qu'il pressent comme radicalement nouvelle. Il travaille sur *Le Livre Alpha*⁶, premier tome du cycle *Alpha* qui comportera cinq volumes. Pendant qu'il travaille sur ce livre, la ravissante jeune Christiane Faes suit un cours d'histoire du cinéma qu'il donne. Elle a vingt ans de moins que lui. Ivo, follement amoureux, peine à terminer *Le Livre Alpha*, qui va le rendre célèbre. Dans ce livre, nous lisons des souvenirs d'une enfance catholique à la campagne, souvent douloureuse. Son langage est radicalement novateur et expérimental. L'ouvrage fait l'objet de controverse, il devient culte, un moment clé dans le roman d'après-guerre. Il fera longtemps partie des lectures obligatoires dans l'enseignement et sa traduction sera publiée par Suhrkamp en Allemagne et Gallimard en France. Quelques années plus tard, Samuel Beckett mettra la main sur *Orchis militaris*⁷, deuxième tome du cycle *Alpha*, et le considère comme indispensable.

Ce que personne ne savait, et que Sigrid Bousset a découvert dans le dossier pénal de Rik Ceuppens / Ivo Michiels, c'est que le soldat, de schildwacht, dans *Le Livre Alpha*, c'est lui, c'est le jeune homme qui monte la garde à la caserne, où il est formé comme soldat.

Dans *Orchis Militaris* la violence de la guerre devient abstraite. C'est ce langage qui incitera le cinéaste André Delvaux à contacter Ivo Michiels. Il trouve son écriture formidable et lui demande d'écrire pour lui des scénarios littéraires. D'abord pour un film d'art sur Dieric Bouts, puis pour un long métrage. Ivo publie son roman-scénario *Femme entre chien et loup*⁸ et remporte, avant même que le film ne soit réalisé, le Prix national de prose en Belgique. Ce film sur la guerre, l'après-guerre et la répression, avec Marie-Christine Barrault dans le rôle principal, fait partie de la sélection officielle du festival de Cannes en 1979.

Après *Orchis Militaris* suivent *Exit*, *Samuel O samuel* et *Dixi(t)*. D'une écriture de plus en plus abstraite, et en même temps musicale, poétique, presque sonore. Tout le cycle *Alpha* peut se lire comme un mouvement de libération, dans la langue aussi, qui s'achève dans la légèreté et l'espoir.

À la fin des années 70, la maison d'édition où travaille Ivo fait faillite. Et à l'école de cinéma il n'obtient pas de poste permanent. En 1980, il quitte la Flandre avec Christiane pour s'installer en Provence. C'est là qu'il va se consacrer à l'œuvre qu'il a conçue vingt ans plus tôt : les dix tomes de *Journal Brut*. Ils s'installent dans le village pittoresque du Barroux, dans une maison de caractère. Pendant vingt ans, Ivo va travailler à ces dix tomes. Il en a minutieusement élaboré la structure, fondée sur des correspondances symboliques : minéraux, géométrie, maisons astrologiques.

Dans *Journal Brut* – Livre 1, *Les femmes de l'archange*⁹, il écrit sur les femmes dans sa vie. Plus tard, Sigrid Bousset découvrira que la femme adorée dans ce livre, Sarah, n'est pas Christiane.

Journal Brut – Livre 2, *Le livre des relations spirituelles*¹⁰, parle des pères et des fils, ceux de sang et ceux de l'esprit.

⁶ *Le Livre Alpha*, d'Ivo Michiels, traduit du néerlandais par Maddy Buysse, Gallimard, Paris, 1967.

⁷ *Orchis Militaris*, traduit du néerlandais par Koenraad Tommissen, Editions Comp'Act, Chambéry, 2003.

⁸ *Femme entre chien et loup*, d'Ivo Michiels, traduit par Marie Hooghe, Actes Sud, Arles, 1986.

⁹ *Les femmes de l'archange*, d'Ivo Michiels, traduit par Marie Hooghe, Actes Sud, Arles, 1993.

¹⁰ *Le livre des relations spirituelles*, d'Ivo Michiels, traduit par Marie Hooghe, Actes Sud, Arles, 1993.

Journal Brut – Livre 3, *Vlaanderen, ook een land* (la Flandre, un pays aussi), traite de sa relation paradoxale avec sa patrie. Il publie dans ce livre aussi un texte sur la mémoire : *Ik herinner mij meer dan ik mij herinner* (Je me souviens de plus que je ne me souviens). « Tout ce dont vous vous souvenez appartient à l'avenir ». Il montre que plutôt que, de reconstruire sa vie, il la construit.

Le Journal Brut – Livre 4 à 10 traitent de son enfance, de l'usine, des arts plastiques, du cinéma, de ses voyages. Malgré ses problèmes de santé, Ivo réussit à terminer le dixième tome autour de l'année vers l'an 2000. Il lui restera par la suite une dizaine d'années à vivre. C'est durant cette période-là que Sigrid Bousset réalise un recueil d'entretiens avec lui.

Ivo Michiels s'éteint le 7 octobre 2012.

Dix mois avant sa mort, il avait reçu l'America Award, après la publication du *Livre Alpha* et *Orchis Militaris* en Amérique. La reconnaissance internationale dont il avait rêvé depuis si longtemps a illuminé les derniers mois de sa vie.

Christiane vit encore six ans dans la maison du Barroux. Elle trouve sa liberté, écoute de l'opéra et commence à voyager. Elle tombe malade et s'éteint, trop tôt. C'est alors, en 2018, que s'impose à Sigrid Bousset l'urgence d'écrire son livre : sur lui, mais aussi sur elle. Sur l'écrivain, sur la femme de l'écrivain et sur les secrets qu'ils ont laissés. *Wat ik haar niet vertelde* (Ce que je n'ai pas raconté).